



Jean-Marie Blas de Roblès - L'île du Point Nemo



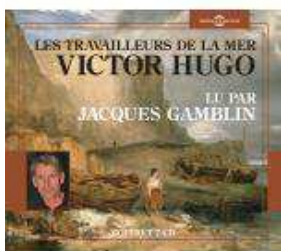
Martial Canterel, opiomane fortuné, est appelé à l'aide par son majordome pour retrouver les diamants volés de Lady MacRae. Ainsi commence un long périple à travers le monde où se croiseront des personnages hauts en couleur. Prix Libr'à nous 2015 (littérature française).



Nicolas Gogol - Le journal d'un fou



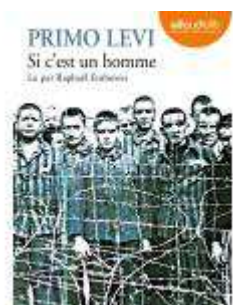
Poprichtchine est un petit fonctionnaire qui appartient à la bureaucratie russe. Il lutte contre la perte de son privilège d'homme et de son identité.



Victor Hugo - Les travailleurs de la mer



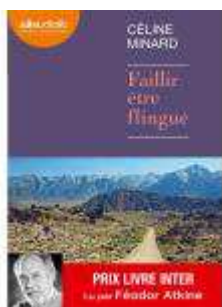
Le bateau à vapeur la Durande fait la liaison entre l'île de Guernesey et Saint-Malo, ce qui ne plaît pas à tout le monde. A des milles de la côte, le navire s'échoue sur un écueil par la machination criminelle de son capitaine. Son propriétaire veut alors récupérer son moteur par tous les moyens. Il propose la main de sa nièce à celui qui y parviendra.



Primo Levi - Si c'est un homme -

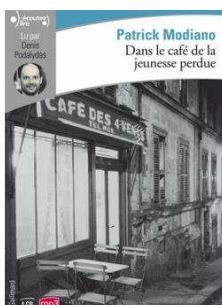


Interné à Auschwitz de 1943 à 1945, Primo Levi livre ses souvenirs empreints de dignité qui sont aussi une réflexion morale sur la douleur, sublimée en une vision sur la vie. Publié pour la première fois en 1958 en Italie, ce récit est l'un des premiers témoignages sur les camps de concentration nazis. Le CD comprend deux entretiens avec l'auteur.



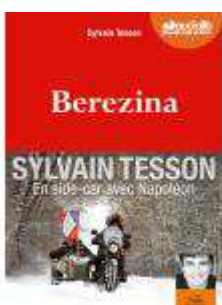
Cécile Minard - Faillir être flingué

Eau-qui-court-sur-la-plaine est une jeune Indienne qui propose ses dons de guérisseuse aux Blancs et aux Indiens. Les personnages qu'elle rencontre dessinent une fresque sauvage de l'Ouest américain et de ses mythes. Prix Livre Inter 2014.



Patrick Modiano – Dans le café de la jeunesse perdue

Paris dans les années 1960. Quatre habitués du Condé, café de l'Odéon, choisis parmi les artistes et les étudiants bohèmes qui constituent sa clientèle, révèlent en quatre narrations l'enfance de Louki, alias Jacqueline Delanque, alias Mme Choureau, ses fugues, ses amours et son mal de vivre.



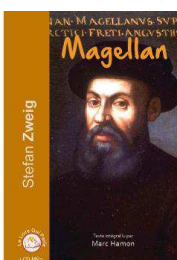
Sylvain Tesson - Berezina

S. Tesson décrit son voyage en side-car de Moscou à Paris, sur les traces de Napoléon, 200 ans, presque jour pour jour, après la retraite de Russie. La débâcle tragique de l'armée française, les tourments des soldats, les étapes du parcours (Smolensk, Minsk, la Berezina, Vilnius, etc.) sont relatés. Prix 2015 de la page 112, prix des Hussards 2015.



Valérie Zenatti - Jacob, Jacob

Jacob, jeune Juif de Constantine enrôlé en 1945 pour libérer la France, meurt au combat en Alsace à l'âge de 19 ans. Ce roman raconte la guerre de ce jeune homme, les inquiétudes de sa mère, le quotidien des siens, entre deux langues et deux cultures, mais aussi la façon dont la courte vie de Jacob résonne en chacun. Prix Méditerranée 2015, prix Libraires en Seine 2015, Prix du Livre Inter 2015.



Stefan Zweig - Magellan

Publiée en 1938, cette biographie traduit la fascination de S. Zweig, explorateur de l'âme humaine et voyageur impénitent, pour l'exploit réalisé par le conquistador de Charles Quint.

L'île du Point Nemo – Jean-Marie Blas de Roblès

Merci pour ton colis, chère maman, le joli crayon que j'ai reçue et que je ne peu pas m'en passé me plaît beaucoup, et le champ d'ail bleu ciel me va très bien, je suis magnifique. La belle pièce de dix francs, je la tripote, je la regarde, et quelle joie quand j'ai vu cé cadeaux. Mamie va bien, elle est en bonne santé. Pépé répare la fenêtre. Mamie s'est cassé la figure dans les escaliers de la terrasse, quand j'ai appris sète rigolote histoire, je me suis mis à rire! Ah! Ah! en pensant au jour d'un autre accident, s'été moin grave, ou elle été tomber sur la carpeete de sa chambre en voulant mètre sa culotte, elle a fait un de ses plongeon! j'ai vu qu'elle sait blessée toute ébourifée, j'ai appelée pépé qui en avais la jaunisse, il la ramassé bien essouflée. Tout à l'heure, dans la rue, j'ai vu un chien avec des lunettes, mais c'était une fille ...

Mamie Vitrac avait travaillé un temps dans une fabrique d'allumettes de la Seita. Elle débitait le peuplier en tiges à « la Goulue » une machine tranchante qui vous tirait mécaniquement les bras en arrière pour éloigner vos doigts des hachoirs. Mais elle en bouloittait quand même, la Goulue, quand on s'endormait sur elle d'ennui et de fatigue. Hortense s'était fait prendre une fois, il ne lui restait que le pouce et l'index de la main gauche. Après l'accident, on l'avait mise au roulage des Gitanes dans une autre usine. Elle s'y était épuisée jusqu'à la retraite.

Pépé et mamie ont enfin vendu leurs peneus, pas au beau et mien qui avait marchandé pour les andouilles, mais au type qui leur avait rachetée l'Aronde. Pendant que pépé faisait la plus belle affaire de sa vie - 40 francs! - mamie le traitait par-derrière de cocu. J'aimerais avoir mon argent de la semaine, car il va y avoir une fête à Domme ou à Castelnaud, je ne sé plus, et l'argent des cerises je l'aurai que toute à la fin. Aujourd'hui, j'ai demandé à pépé ce qu'il contait faire pour lutter contre la polution, et tu sé ce qu'il m'a répondu? Je vais changer de chaussetes, ce sera déjà un petit pas.

Le journal d'un fou – Nicolas Gogol

Il m'est arrivé aujourd'hui une aventure étrange. Je me suis levé assez tard, et quand Mavra m'a apporté mes bottes cirées, je lui ai demandé l'heure. Quand elle m'a dit qu'il était dix heures bien sonnées, je me suis dépêché de m'habiller. J'avoue que je ne serais jamais allé au ministère, si j'avais su d'avance quelle mine revêche ferait notre chef de section.

Voilà déjà un bout de temps qu'il me dit : « Comment se fait-il que tu aies toujours un pareil brouillamini dans la cervelle, frère? Certains jours, tu te démènes comme un possédé, tu fais un tel gâchis que le diable lui-même n'y retrouverait pas son bien, tu écris un titre en petites lettres, tu n'indiques ni la date ni le numéro. . Le vilain oiseau! Il est sûrement jaloux de moi, parce que je travaille dans le cabinet du directeur et que je taille les plumes de Son Excellence ...

Bref, je ne serais pas allé au ministère, si je n'avais pas eu l'espoir de voir le caissier et de soutirer à ce juif fût-ce la plus petite avance sur ma paie. Quel être encore que celui-ci! Le Jugement Dernier sera là avant qu'il vous fasse jamais une avance sur votre mois, Seigneur! Tu peux supplier, te mettre en quatre, même si tu es dans la misère, il ne te donnera rien, le vieux démon! Et quand on pense que, chez lui, sa cuisinière lui donne des gifles! Tout le monde sait cela.

Les travailleurs de la mer – Victor Hugo

Tel était Gilliatt.

Les filles le trouvaient laid.

Il n'était pas laid. Il était beau peut-être. Il avait dans le profil quelque chose d'un barbare antique. Au repos, il ressemblait à un Dace de la colonne trajane. Son oreille était petite, délicate, sans lambeau, et d'une admirable forme acoustique. Il avait, entre les deux yeux cette fière ride verticale de l'homme hardi et persévérant. Les deux coins de sa bouche tombaient, ce qui est amer; son front était d'une courbe noble et sereine, sa prunelle franche regardait bien, quoique troublée par ce clignement que donne aux pêcheurs la réverbération des vagues. Son rire était puéril et charmant. Pas de plus pur ivoire que ses dents. Mais le hâle l'avait fait presque nègre. On ne se mêle pas impunément à l'océan, à la tempête et à la nuit ; à trente ans, il en paraissait quarante-cinq. Il avait le sombre masque du vent et de la mer.

On l'avait surnommé Gilliatt le Malin.

Une fable de l'Inde dit : Un jour Brahmâ demanda à la Force : qui est plus fort que toi? Elle répondit : l'Adresse. Un proverbe chinois dit : Que ne pourrait le lion, s'il était singe? Gilliatt n'était ni lion, ni singe ; mais les choses qu'il faisait venaient à l'appui du proverbe chinois et de la fable indoue. De taille ordinaire et de force ordinaire, il trouvait moyen, tant sa dextérité était inventive et puissante, de soulever des fardeaux de géant et d'accomplir des prodiges d'athlète.

Il y avait en lui du gymnaste ; il se servait indifféremment de sa main droite et de sa main gauche.

Il ne chassait pas, mais il pêchait. Il épargnait les oiseaux, non les poissons. Malheur aux muets! Il était nageur excellent.

La solitude fait des gens à talents ou des idiots; Gilliatt s'offrait sous ces deux aspects. Par moments on lui voyait « l'air étonné » dont nous avons parlé, et on l'eût pris pour une brute. Dans d'autres instants, il avait on ne sait quel regard profond. L'antique Chaldée a eu de ces hommes-là ; à de certaines heures, l'opacité du pâtre devenait transparente et laissait voir le mage.

En somme, ce n'était qu'un pauvre homme sachant lire et écrire. Il est probable qu'il était sur la limite qui sépare le songeur du penseur. Le penseur veut, le songeur subit. La solitude s'ajoute aux simples, et les complique d'une certaine façon. Ils se pénètrent à leur insu d'horreur sacrée. L'ombre où était l'esprit de Gilliatt se composait, en quantité presque égale, de deux éléments obscurs tous deux, mais bien différents : en lui, l'ignorance, infirmité ; hors de lui, le mystère, immensité.

Faillir être flingué – Céline Minard

Eau-qui-court-sur-la-plaine n'avait pas de peuple, elle en avait plusieurs.

Son savoir était demandé et recommandé par tous ceux qui portaient des os d'aigle creux, des plumes magiques ou des concentrés de médecine dans des bourses de peau. Son état de femme sans peuple la faisait à la fois craindre et désirer. Son pouvoir, depuis la mort violente des siens, avait décuplé. Elle voyait plus loin, elle soignait mieux, elle pouvait tuer sur trois points. De la destruction de son village et de ses fuyards les plus habilement cachés, il y avait plusieurs versions. Dans certaines, son rôle ne comptait pas pour rien. Le feu, l'eau, la poudre et la foudre avaient participé à la disparition totale de son clan. Et on disait que maintenant, elle maîtrisait ces éléments mieux que personne. Il est vrai qu'elle tirait précisément et sans hésitation et qu'elle savait recharger toute sorte d'armes, y compris par la gueule, à une vitesse considérable.

Gifford l'avait vue à l'œuvre au crépuscule un jour de chasse. Elle avait tiré un élan qu'ils pistaient depuis des heures et qui s'ingéniait à disparaître à chaque fois qu'ils pensaient le voir enfin dans une trouée forestière ou au retour d'une pente. Dans un maigre bosquet où il s'était remis en revenant sur ses pas, attendant que ses prédateurs passent, il fit une erreur de deux secondes en montrant le sommet de ses bois. Elles lui coûtèrent la vie. La balle le frappa entre les omoplates et se fraya un chemin jusqu'au cœur à travers l'échine. Il s'agenouilla et baissa le col comme pour une révérence. Il était mort avant d'être à terre. Et avant qu'il soit mort, elle avait rechargé son arme pour le bobcat qui les suivait et qu'elle avait repéré depuis le début de la traque. Lorsqu'il s'avança pour laper le sang qui coulait en ruisseau en contrebas, elle tira une balle qui lui ouvrit la tête en grand.

Dans le café de la jeunesse perdue – Patrick Modiano

Encore aujourd'hui, il m'arrive d'entendre, le soir, une voix qui m'appelle par mon prénom, dans la rue. Une voix rauque. Elle traîne un peu sur les syllabes et je la reconnais tout de suite : la voix de Louki. Je me retourne, mais il n'y a personne. Pas seulement le soir, mais au creux de ces après-midi d'été où vous ne savez plus très bien en quelle année vous êtes. Tout va recommencer comme avant. Les mêmes jours, les mêmes nuits, les mêmes lieux, les mêmes rencontres. L'Éternel Retour.

Souvent j'entends la voix dans mes rêves. Tout est si précis - jusqu'au moindre détail - que je me demande, au réveil, comment cela est possible. L'autre nuit, j'ai rêvé que je sortais de l'immeuble de Guy de Vere, à la même heure que celle où nous en étions sortis, Louki et moi, la première fois. J'ai regardé ma montre. Onze heures du soir. À l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il y avait du lierre. J'ai franchi la grille et je traversais le square Cambronne en direction du métro aérien lorsque j'ai entendu la voix de Louki. Elle m'appelait :

« Roland ... » À deux reprises. J'ai senti de l'ironie dans sa voix. Elle se moquait de mon prénom, au début, un prénom qui n'était pas le mien. Je l'avais choisi pour simplifier les choses, un prénom passe-partout, qui pouvait servir aussi de nom de famille. C'était pratique, Roland. Et si français, surtout. Mon vrai nom était trop exotique. En ce temps-là, j'évitais d'attirer l'attention sur moi.

« Roland ... ». Je me suis retourné. Personne. J'étais au milieu du square, comme la première fois quand nous ne savions pas quoi nous dire. Au réveil, j'ai décidé d'aller à l'ancienne adresse de Guy de Vere pour vérifier s'il y avait bien du lierre à la fenêtre du rez-de-chaussée. J'ai pris le métro jusqu'à Cambronne. C'était la ligne de Louki quand elle retournait encore chez son mari, à Neuilly. Je l'accompagnais et nous descendions souvent à la station Argentine, près de l'hôtel où j'habitais. Chaque fois, elle serait bien restée toute la nuit dans ma chambre, mais elle faisait un dernier effort et rentrait à Neuilly ... Et puis, une nuit, elle est restée avec moi, à Argentine.

Si c'est un homme - Primo Levi

A proprement parler, je ne sais pas et ne peux pas savoir ce que je serais aujourd'hui si je n'avais pas été dans un Lager: nul ne connaît son avenir, et il s'agirait en l'occurrence de décrire un avenir qui n'a pas existé. S'il peut y avoir un sens à risquer des prévisions (toujours très approximatives d'ailleurs) sur le comportement d'une population, il est en revanche extrêmement difficile, sinon impossible, de prévoir le comportement d'un individu, fût-ce à quelques jours de distance.

De la même façon, le physicien peut évaluer avec une grande précision en combien de temps un gramme de radium perdra la moitié de son activité, mais il est absolument incapable de dire à quel moment un seul des atomes de ce radium se désintégrera. Si un homme arrive au croisement de deux rues et ne prend pas celle de gauche, il prendra nécessairement celle de droite ; mais il est très rare que nous n'ayons à choisir qu'entre deux possibilités, et de plus chaque choix entraîne d'autres, tous multiples, et ainsi de suite à l'infini;

enfin, notre avenir dépend aussi fortement de facteurs externes, totalement étrangers à nos choix délibérés, et de facteurs internes dont toutefois nous ne sommes pas conscients. Toutes ces raisons évidentes font qu'on ne peut connaître ni son propre avenir ni celui des autres ; et c'est pour les mêmes raisons que personne ne peut imaginer son passé « au conditionnel ».

Je puis cependant affirmer une chose, c'est que si je n'avais pas vécu l'épisode d'Auschwitz, je n'aurais probablement jamais écrit. Je n'aurais pas eu de motivation, de stimulation à écrire : j'avais été un élève médiocre en italien et mauvais en histoire, je m'intéressais beaucoup plus à la physique et à la chimie, et j'avais ensuite choisi un métier, celui de chimiste, qui n'avait rien de commun avec le monde de l'écriture. Ce fut l'expérience du Lager qui m'obligea à écrire: je n'ai pas eu à combattre la paresse, les problèmes de style me semblaient ridicules, j'ai trouvé miraculeusement le temps d'écrire sans avoir à empiéter ne fût-ce que d'une heure sur mon travail quotidien: ce livre -c'était l'impression que j'avais - était déjà tout prêt dans ma tête et ne demandait qu'à sortir et à prendre place sur le papier.

Berezina – Sylvain Tesson

L'Empereur avait réussi une entreprise de propagande exceptionnelle. Il avait imposé son rêve par le verbe. Sa vision s'était incarnée. La France, l'Empire et lui-même étaient devenus l'objet d'un désir, d'un fantasme. Il avait réussi à étourdir les hommes, à les enthousiasmer, puis à les associer tous à son projet : du plus modeste des conscrits au mieux né des aristocrates.

Il avait raconté quelque chose aux hommes et les hommes avaient eu envie d'entendre une fable, de la croire réalisable. Les hommes sont prêts à tout pour peu qu'on les exalte et que le conteur ait du talent. Le petit Corse avait utilisé toutes les techniques de la publicité. Il avait mis en scène son sacre, embrassé un héritage sans procéder à l'inventaire, imaginé une nouvelle esthétique. Il avait distribué de nouveaux titres, réécrit les pedigrees, inventé des récompenses. Sous ses mains de marionnettiste, une nouvelle cour s'était mise en place. Le système reposait sur le mérite: tout le monde pouvait décrocher la timbale et postuler aux charges suprêmes. Vous étiez commis charcutier ? Vous pouviez finir maréchal ! Il n'était plus nécessaire d'être bien né, il suffisait d'être ardent ! Il avait produit des slogans. Ses répliques s'étaient imprimées dans l'inconscient collectif. Sa correspondance et ses bulletins avaient fait office de communiqués pour les affaires immédiates et d'archives pour la postérité. À la bataille, il avait bousculé les vieilles règles. Il avait érigé l'opportunisme en art de la guerre. Ses faits d'armes étaient des coups de théâtre. Il avait affolé les polémologues, se fiant à son étoile, en malmenant les théories. Nimbé de ses victoires, il avait composé une géographie de la gloire. Austerlitz, Wagram, Iéna réchauffaient les cœurs enflammaient les esprits. Dans l'architecture de la légende, il n'avait rien négligé : avec son Code, il avait même doté l'Empire d'un petit livre rouge !

Jacob Jacob – Valérie Zenatti

Comment les autres font-ils pour dormir, se demande Jacob dans cette tente au milieu du désert où il claque des dents, comment font-ils pour faire taire les questions? Qu'est-ce qui l'a préparé à être là depuis sa naissance ? Les noyaux d'abricots transformés en osselets, les cerfs-volants fabriqués avec des roseaux, du papier journal, de la farine et de l'eau en guise de colle, non, les livres empruntés à l'école, la musique, les cigarettes fumées en douce dans les grottes, les filles regardées comme un mystère effrayant et gracieux, non, les disputes, les prières, les plats de fête, les chutes dans les rochers du Rhumel, les blessures aux genoux, les mains écorchées, non, rien ne l'a amené ici naturellement, pas même de jouer aux soldats avec ses copains, d'imaginer qu'ils étaient sur un champ de bataille, rejouant Verdun, le plus souvent, ou les Dardanelles.

Ils aimaient ce mot répété par les anciens, ils s'en gargarisaient littéralement en se délectant de faire rouler le *r* pris entre les deux *d*, avant de l'adoucir par la dernière syllabe qui s'envolait sous la langue. Ils clamaient Dardanelles et ils y étaient. Tu es un soldat allemand, pan, je te tue, tu es mort, allez, viens, on va s'acheter un créponné, j'ai piqué cinquante centimes à mon frère. Le goût du citron glacé envahit le palais de Jacob, affole la mémoire nichée dans ses papilles, il s'interroge encore, comment les autres font-ils pour dormir.

Lui n'y arrive pas, malgré l'entraînement qui fait exploser sa poitrine trop pleine d'un air brûlant qu'elle ne parvient pas à réguler, déchire ses muscles, rétifs à la perspective de se tendre encore et se tendant quand même, et les humiliations du sergent-chef qui a l'air de n'avoir jamais été un enfant, ou alors un enfant cruel, de n'avoir jamais eu dix-huit ans mais toujours trente, il dit courez, il dit à terre, il dit grimpez, il dit tirez, il dit debout, il dit mous comme vous êtes, vous n'allez pas tenir, bêtes comme vous êtes, vous allez tous mourir, c'est son vocabulaire, personne ne l'a jamais entendu articuler merci, peut-être, bonne nuit, dire qu'il y a des mots qu'un homme peut ne pas prononcer de toute une vie.

Magellan – Stefan Zweig

On n'apprécie vraiment un plat que s'il est poivré à l'excès et s'il vous emporte la bouche; on met du gingembre même dans la bière et on aromatise si généreusement le vin avec des épices en poudre que la moindre gorgée vous brûle le gosier comme du feu liquide.

Mais ce n'est pas seulement de la multitude des épices pour sa cuisine dont a besoin l'Occident; les femmes réclament en quantités toujours plus grandes de nouveaux parfums à l'Arabie : le musc lascif, l'ambre entêtant, la suave essence de rose ; l'église catholique elle aussi a besoin de ces produits orientaux et en consomme une quantité de plus en plus grande ; en effet, pas un des milliards de grains d'encens qui brûlent dans le balancement des encensoirs des églises sans nombre d'Occident n'a poussé sur le sol européen; il a fallu les importer tous d'Arabie par des voies maritimes et terrestres interminables.

Non moins nécessaires sont aux apothicaires leurs fameux « spécifiques indiens » : l'opium, le camphre, la précieuse gomme; ils savent depuis longtemps par expérience que la clientèle douterait de l'efficacité d'un baume ou d'une drogue si ces mots magiques : arabicum ou indicum ne figuraient pas en lettres bleues sur leurs flacons de porcelaine.

Tout ce qui est oriental a sans cesse exercé sur l'Europe, à cause de son éloignement, de sa rareté, de son exotisme, et peut-être aussi en raison de sa cherté, une sorte de suggestion, de fascination. Arabe, persan, hindou, ces attributs sont au Moyen Age (comme au XIIIe siècle l'étiquette « Origine française ») synonymes d'exquis, excellent, raffiné, délicieux et précieux. Aucun article n'est aussi demandé que « l'épicerie » et l'on dirait que l'étrange et mystérieux parfum de ces fleurs orientales a grisé de sa magie l'âme de l'Europe.